

robert misrahi marx et la question juive



אֲחֵרֵי מֹת מֹשֶׁה עִבְרֵי יְהוָה יֵאָמֵר יְהוָה אֵל יִחְשַׁע בְּנֵן מִשְׁחַת
מֹשֶׁה לְאֹמֵר: מֹשֶׁה עִבְרֵי מִתְּוֹעָה לְקִים עִבְרֵי אֶת וְהִדְרֹן הָיָה
אֶתְּוֹכֵל הָעַם הַזֶּה אֵל דְּאֵרֶץ אֲשֶׁר אֲנִי נָתַן לָכֶם לִבְנֵי
יִשְׂרָאֵל: בְּלִמְקֹמֵי אֲשֶׁר תִּדְרֹךְ כִּפְּרֵי לְכֶם לְכֶם גַּרְתִּיז
כַּאֲשֶׁר רִפְּחֵי אֵל מֹשֶׁה: מִהַסְּדֵר וְהַלְבֵּן הָיָה וְעַד הַעֲלִיז
תִּחְלֵי נִחַר מִתְּוֹכֵי אֶרֶץ וְהַתִּים וְעַד הֵם תִּגְדֹּל מִסְּאֵ
הַשֶּׁמֶשׁ יְהוָה וְגַבְלֶכֶם: לֹא יִתְּנֶכֶ אֵשׁ לְפָנֶיךָ כִּל יֵשׁ חֶדֶד
כַּאֲשֶׁר הָיִיתִי עִם מֹשֶׁה אֹהֶה עִמָּךְ לֹא אֲרַפֵּךְ וְלֹא אֲשַׁכֵּךְ: חֻקֵּי
וְאִמָּךְ כִּי אֶתְּוֹכֵל אֶת הָעַם הַזֶּה אֶת דְּאֵרֶץ אֲשֶׁר נִשְׁבַּעְתִּי
לְאֲבֹתֶם לָתֵת לָכֶם: רִק חֻקֵּי וְאִמָּךְ מֵאֵר לְשִׁמֵּר לַעֲשׂוֹת כְּכֹל
הַתּוֹרָה אֲשֶׁר צִוִּיתִי מֹשֶׁה עִבְרֵי אֵל תִּסּוּר סִמְנֵי יִשְׂרָאֵל וְהַסְּמָל
לְמַעַן תִּשְׁכַּח כְּכֹל אֲשֶׁר חֶדֶד: לֹא יִשְׁמַע סִפְרֵי תַחֲלִיחַ הָיָה
כִּפְּדֵי וְהַתִּים כִּי יִזְמַס וְיִלְחַל לְמַעַן תִּשְׁמַר לַעֲשׂוֹת כְּכֹל חֶסֶד
כִּי אֵין תִּצְלִיחַ אֶת דְּרֹכְךָ וְאֹת שְׁכִיל: חֵלֵא צִיֵּר לְחֶדֶד חֻקֵּי
וְאִמָּךְ אֵל מַעֲרֵץ וְאֵל תַּחַת כִּי עִמָּךְ יִתֵּן אֵלֶיךָ

extrait de la préface



COLLECTION IDÉES

Robert Misrahi

Marx
et
la question juive

nrf

Gallimard

Extrait de la publication

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U. R. S. S.*

© *Éditions Gallimard, 1972.*

PRÉFACE

Le moment politique de l'écriture

On a raison d'admettre, aujourd'hui, que le projet philosophique ne prend corps et réalité que s'il se prolonge en une pensée et en une action politiques. C'est là, en réalité, une vérité très ancienne puisque la plupart des philosophes s'efforcent de dégager les conséquences politiques de leur système. Ce qui est nouveau n'est donc pas le lien logique qui unit réflexion philosophique et praxis politique. Ce n'est sans doute pas non plus la croyance que l'on rencontre parfois encore et selon laquelle la philosophie serait vaine parole, seule étant sérieuse la lutte pour la prise du pouvoir; cette idée n'est pas neuve en effet, puisque les sophistes déjà prétendaient qu'on peut dire n'importe quoi, l'essentiel étant de s'appropriier le pouvoir par tous les moyens.

Ce qui est neuf par contre, c'est la gravité collective des problèmes posés par l'existence dans la société des technstructures: les groupes, les classes, les masses, les peuples, deviennent les lieux, comme objets ou comme sujets, de la violence et de la servitude.

Nous croyons que l'antisémitisme sous tous ses aspects est l'une des formes particulières de cette violence collective qui, par le degré qu'elle atteint au XX^e siècle, oblige l'intellectuel en général et l'intellectuel juif en particulier à utiliser ces armes de la critique dont parlait Marx et à entreprendre un combat particulier avec des objectifs

pratiques. Cela ne signifie certes pas que l'antisémitisme soit le seul problème grave de notre temps. Mais s'il y a des problèmes politiques plus vastes que la seule question juive, il n'en reste pas moins que, avec d'autres questions sans doute (que chacun doit aborder selon ses responsabilités et sa place) la pseudo-question juive est si grave, elle concerne si profondément les structures les plus cachées de notre société et de notre culture, qu'elle est capable de bloquer totalement toute pensée et toute pratique qui se voudraient libératrices. L'antisémitisme, qu'il s'attaque aux juifs du monde en prétendant qu'ils forment un groupe religieux, ou aux Israéliens, en « oubliant » qu'ils sont des juifs, constitue l'obstacle rédhibitoire à l'instauration d'une société juste, quelle qu'elle soit.

C'est ici que l'esprit d'analyse et d'élucidation théorique reprend ses droits : avant que, en désespoir de cause, l'on combatte l'antisémitisme par la violence et la critique des armes, il est nécessaire d'utiliser au maximum les armes de la critique. Cette analyse de combat à laquelle nous allons procéder maintenant consiste d'une part à déceler l'antisémitisme là où il n'est pas apparent, à le mettre en lumière là où il est celé, masqué et déformé, c'est-à-dire à prouver qu'il y a, en telle pensée ou en telle pratique, antisémitisme de fait.

Mais l'antisémitisme n'est pas une fatalité. C'est pourquoi nous pouvons à la fois tenir tout antisémite pour responsable, et entreprendre avec tous les progressistes une lutte qui ait quelque chance de succès.

Première partie

L'ANTISÉMITISME
DE
« LA QUESTION JUIVE »

CHAPITRE PREMIER

Les deux questions

Si l'on en croit la bonne conscience, il n'y a plus, aujourd'hui, de question juive.

La pensée de droite, dite libérale, se satisfait à bon compte de l'octroi aux juifs des libertés formelles, pourvu que le juif ne soit pas discernable comme tel et pourvu qu'il proclame lui-même que ses intérêts et sa personnalité sont exclusivement déterminés par ceux de la majorité des Français ; le bourgeois non juif consentira à voir dans le juif un homme, un citoyen français, c'est-à-dire un être qui n'est pas un juif.

Par sa modestie, sa discrétion mais aussi par sa soumission aux modèles socio-culturels présentés et imposés par la société bourgeoise en tant qu'elle est l'environnement dominateur et répressif, le juif peut fort bien actuellement se supprimer comme tel et être reçu comme partenaire indifférencié. Il sera alors un industriel comme un autre, un fonctionnaire comme un autre, un intellectuel comme un autre. Reflet passif et décalque fidèle du modèle bourgeois, tout se passera alors comme s'il était supprimé comme juif par l'assimilation mais recréé en tant qu'« homme » par la démocratie.

Certes il devra donner des gages : s'il est un homme politique il devra éviter de se préoccuper publiquement d'Israël ou des juifs dans le monde, en tant que tels. S'il est fonctionnaire, il sera prudent. S'il est intellectuel, il sera universaliste. Ce prix une fois payé, l'environnement pourra envisager de ne pas envisager ce juif comme

tel et de voir au travers de sa belle transparence l'humanité elle-même.

On connaît la validité exacte de cette attitude : elle ne résiste pas aux mouvements de l'histoire ; l'assimilation de principe se dévoile très vite dans sa vérité et se donne pour ce qu'elle est : elle n'est que la suspension toute provisoire de la négation du juif, la suspension toute formelle du refus de la différence. L'apparence affirmative de l'assimilation éclate dans sa vérité contraire qui est la réalité négative de l'opposition au juif. Que l'on songe aux récentes polémiques sur la « double nationalité » et l'on se convaincra de ce danger perpétuel où vit le juif, s'il ne renonce pas à l'affirmation de soi ni à sa référence à Israël ou au judaïsme.

Ainsi donc, si nous considérons la pensée de droite, faussement démocratique et universaliste, la question juive existe.

Elle n'est souvent qu'une négation souterraine, mais comme telle elle a son existence et son efficacité, comme telle elle met en danger la sécurité du juif et fait voler en éclats les pellicules de la tolérance. Aux yeux de la pensée bourgeoise les juifs ne cessent d'être des marginaux que s'ils consentent à n'être pas individualisés. Ou vous êtes vous-même et vous êtes dangereux, et par suite vous n'êtes pas des nôtres, ou nous vous recevons parmi nous, mais à l'expresse condition que vous ne soyez plus vous-même.

Ce ne sont pas là d'anciennes polémiques. Sauf quelques individus courageux, les juifs, les hommes politiques juifs, dans les partis conservateurs au pouvoir s'efforcent essentiellement de procéder à cette négation d'eux-mêmes qu'exige la société environnante. La situation n'est pas différente dans les partis de gauche ou d'extrême gauche, puisque là également le militant juif « n'est pas » juif, et il paye son droit de passage dans la société des militants par un universalisme abstrait ou par la surenchère universaliste et antisioniste. Ici se posera bientôt la question de fond qui nous occupe et qui est la relation entre le marxisme et les juifs. Notons seulement, dans ces préliminaires, que la réalité politique et concrète d'aujourd'hui nous met obligatoirement en présence de la question juive : et cette

question, à droite comme à gauche, dans la bourgeoisie comme chez les progressistes, est seulement formulée de la même façon : elle est la question qu'on pose aux juifs de savoir quel est leur être, leur nature, et quel droit ils ont d'exister et de vivre comme tels, avec cet « être » et cette « nature » ! La question juive n'est pas une question que posent les juifs, c'est une question que l'on pose aux juifs : qui êtes-vous ? que voulez-vous ? Qu'entendez-vous par émancipation et libération ?

Ce qui est au premier abord assez étonnant c'est que la bourgeoisie comme l'intelligentsia progressiste nient avec un bel ensemble qu'il y ait encore une question juive aujourd'hui et que cette question soit leur fait. Ni les mesures de discrimination antisémite en Union soviétique, ni les prises de positions officielles de Charles de Gaulle contre les juifs du monde et les Israéliens ne suffisent à convaincre les progressistes et les bourgeois qu'il existe effectivement et encore une politique discriminatoire à l'égard des juifs, politique si contestable à ses propres yeux qu'elle commence par sa propre dénégation. Non, l'Union soviétique n'est pas antisémite (c'est défendu chez elle...) non de Gaulle n'était pas antisémite, non, les progressistes anti-Israéliens, laïcs et purs, et durs, ne sont pas antisémites.

La question juive n'est pas seulement la question assez étrange que les autres posent aux juifs sur leur identité et leur liberté, mais elle est encore la négation qu'il y ait jamais eu une telle question.

Aujourd'hui l'antisémitisme posthitlérien se pare d'un costume bien équivoque : la question juive se redouble de sa propre négation, et (cas intéressant de dialectique statique) cette négation de la négation ne se transforme pas en affirmation mais se fige en ambivalence quand l'antisémite moderne (celui qui ne comprend pas que des juifs existent et qui par conséquent nie la valeur et la réalité de l'existence juive) opère la seconde négation, et nie qu'il soit antisémite, il ne transforme pas sa négation du juif en affirmation nouvelle et en nouvelle reconnaissance, non, bien au contraire, il intensifie sa haine latente et la multiplie de la mauvaise conscience politique qu'il éprouve devant l'accusation d'antisémitisme. Le progressiste sourdement antisémite devient furieux

et « fascisant » devant l'accusation que les juifs ne cessent de porter contre lui ; sa fureur, qui se nie en apparence comme antisémitisme, se redouble en réalité d'un antisémitisme démasqué et cependant dénié. Aussi, est-il d'autant plus furieux qu'il sait bien avoir été mis en question au plus profond de ce qu'il croit de lui-même. Car enfin, un progressiste antisémite (qui ne comprend pas que les juifs existent) est-il encore un progressiste ?

Toute cette dialectique est souvent illustrée par les polémiques journalistiques qu'on voit dans la presse de gauche, à propos, par exemple, de la laïcité en Israël. Sur cette question fort concrète et particulière, se cristallisent et viennent au jour tous les ressentiments et toutes les haines. Les événements politiques confirment la présence de cette haine latente que certains progressistes éprouvent à l'égard des juifs. Nous avons parlé de l'Union soviétique. Citons un autre cas, parmi les prochinois. Les pirates du F. P. L. P., malgré toutes leurs anciennes déclarations de principes relatives à la distinction absolue qu'ils établissaient entre les Israéliens et les juifs (distinction destinée à prouver qu'ils ne sont pas antisémites), n'ont pas manqué de tomber grossièrement et lourdement dans les pièges que l'histoire tend aux antisémites : ils n'ont pas craint en effet de proposer (contre échange) la libération des otages occidentaux mais seulement de ceux d'entre eux qui ne sont pas juifs. Les pirates établissaient donc dans la pratique la distinction entre juifs et non-juifs, et non pas la distinction entre juifs et Israéliens, et ils affirmaient la *double nationalité* des juifs américains par exemple ; feignant verbalement et dans la théorie de combattre non les juifs mais les Israéliens, ils assuraient par leur pratique qu'ils combattaient les juifs, et, dans les Israéliens, les juifs encore. C'était comme un retour du refoulé, comme une résurgence de la question juive en eux, question dont ils niaient qu'elle se posât pour eux et par eux.

La situation n'est pas meilleure à droite. Tel ancien ambassadeur assez proche jadis du pouvoir pétainiste et donc des lois raciales de ce régime, n'hésitait pas au début de l'année 1970 à dénoncer chez le juif préoccupé

d'Israël la double nationalité (c'est le terme même employé à gauche par le F. P. L. P.) c'est-à-dire la culpabilité a priori et essentielle. Ni les partis de l'extrême gauche ni ceux de l'extrême droite n'ayant réfléchi à la différence qui existe entre fidélité culturelle et citoyenneté juridique et objective, ils confondent tous deux *double nationalité* et *double fidélité*, ils accusent tous deux les juifs, trop fidèles à Israël, d'être d'une autre nationalité, alors qu'ils ne songeraient jamais, ambassadeurs ou terroristes, à reprocher aux Tunisiens ou aux Libanais par exemple leur souci pour les populations palestiniennes. Quand il s'agit d'un juif, la double fidélité devient trahison et s'appelle double allégeance.

Il y a donc bien, aujourd'hui encore, une question juive en France.

Mais elle ne revêt pas la figure traditionnelle puisqu'elle se nie comme telle, à droite comme à gauche. À droite parce que l'Europe n'est pas encore remise de son traumatisme nazi, et à gauche parce que... la doctrine s'y oppose.

Mais ces deux raisons font que la question juive (bien que niée dans les deux cas) n'a pas la même signification à gauche et à droite. La négation d'elle-même (son refoulement honteux) n'a pas le même sens si le négateur pense qu'il n'est plus politiquement possible d'être antisémite « comme avant » (dénégation de droite) ou si le négateur pense qu'il n'est pas possible, *idéologiquement*, d'être jamais antisémite (dénégation de gauche). Dans un cas le refus antisémite n'est pas la source d'un déchirement intérieur ou d'une contradiction, puisque l'antisémitisme est secrètement assumé par la pensée politique de droite ; cette pensée constate secrètement son propre accord profond avec ses « instincts » et sa spontanéité, et s'efforce seulement, par une dénégation purement opportuniste, d'établir, à l'extérieur et pour l'extérieur, une image et un discours non antisémites, ou non antisémites à la façon traditionnelle. Mais ce discours est assez habile pour susciter en onde profonde des échos complices chez les autres antisémites non affichés mais réels. « Peuple dominateur et sûr de lui » est à cet égard un chef-d'œuvre du genre.

Paradoxalement, cet antisémitisme qui se nie exté-

rieurement comme tel mais par ses clins d'œil et sa complaisance à soi est tout prêt à se reconnaître et à s'assumer comme tel, cet antisémitisme de droite n'est pas celui qui pose le plus de problèmes théoriques et pratiques. Qu'il faille le combattre et le démasquer pour ce qu'il est, c'est l'évidence. Mais une fois grattée la couche protectrice superficielle (la dénégation opportuniste) on se trouve en présence d'une doctrine idéologique traditionnelle et fruste, celle qui forme le « système » antisémite paranoïaque que le nazisme porta vers sa limite extrême. Dans ce système délirant, superstructure des classes moyennes en danger, le juif est l'étranger exploiteur qui, par sa race, est d'une part nécessairement conduit à vivre comme exploiteur, d'autre part bloqué dans ses efforts pour s'intégrer.

De toutes les dialectiques de projection, le juif joue, dans ce système paranoïaque antisémite, le rôle de menace absolue, d'agent secret complotant pour la domination mondiale, et d'autre part le rôle de coupable absolu, origine et source de tous les maux de l'humanité, incarnation éloquente du mal, épine diabolique malfaisante et nocive dans le corps candide de l'humanité chrétienne et islamique ou de la race supérieure.

Ce système paranoïaque s'est effondré comme force idéologique avec le nazisme, et dès qu'il est débusqué de son repaire (la dénégation de droite qui accepte démocratiquement l'homme mais non le juif) il perd toute son efficacité psychologique par son outrance et sa pauvreté intellectuelle. La superstructure débusquée hors de l'« inconscient » s'effondre à son tour, comme jadis l'empire nazi.

Privé d'efficacité idéologique et politique, l'antisémitisme traditionnel de droite qui dort encore au fond de certains « penseurs » n'est donc pas un danger immédiat d'une gravité telle qu'il nous obligerait à refaire les analyses critiques que la pensée de gauche a su faire contre l'antisémitisme et le racisme de la bourgeoisie montante.

Un autre danger, infiniment plus imminent et inquiétant, menace la pratique et la théorie véritablement progressiste : c'est précisément l'antisémitisme de gauche comme dénégation gauchisante de l'antisémitisme.

Pourquoi y a-t-il là un danger particulier ou plus inquiétant ?

Deux raisons peuvent être invoquées qui mettent toutes deux en évidence la force explosive que recèle l'antisémitisme de gauche. La première raison tient au caractère *définitivement clandestin* de cet antisémitisme. Opposé à lui-même dans la conscience de gauche pour des raisons idéologiques, cet antisémitisme ne transparaîtra jamais explicitement dans les discours de gauche et ne sera donc pas directement perceptible ni par conséquent susceptible d'être combattu. Le critique audacieux qui combat l'antisémitisme de gauche, aujourd'hui, a pour principal obstacle et premier ennemi la non-crédibilité d'un tel antisémitisme. La haine du juif, chez le chrétien médiéval ou le raciste moderne est crédible parce que cohérente et adéquate à l'ensemble d'un système : il est donc fort aisé de montrer le caractère fragile et fantastique de cet antisémitisme, commandé qu'il est par l'ensemble de l'idéologie théologique ou raciale, dans les cas considérés. Comme en outre la dénégation n'est opérée que du bout des lèvres, la critique de l'antisémitisme se déploie sur un terrain sûr et peut trouver immédiatement un auditoire et des appuis. Oui en effet le racisme fasciste a besoin de l'antisémitisme et construit de toutes pièces l'image mensongère du juif qu'il offre comme victime expiatoire de ses propres forfaits ; oui en effet la bourgeoisie montante construit un antisémitisme de commande, simple superstructure destinée à faire passer et à consolider les infrastructures que sont la concurrence et l'intérêt. Bref, la critique de l'antisémitisme de droite est aisée parce qu'elle est immédiatement crédible : il est normal en effet que la théorie et la pratique de droite soient antisémites et elle est donc juste et recevable, cette critique simultanée de l'idéologie de droite et de sa conséquence antisémite.

Mais l'antisémitisme de gauche ? qui donc (à part les premiers intéressés, c'est-à-dire les victimes juives) croira qu'un tel antisémitisme soit possible et même existe ? La dénégation opérée par la gauche n'est-elle pas furieuse et radicale ? N'est-ce pas là le signe évident de la bonne foi ? Si l'accusé nie qu'il soit antisémite,

et si l'antisémitisme est une doctrine, comment pourrait-on attribuer à cet accusé une doctrine qu'il récuse ? Sa dénégation n'étant pas seulement opportuniste et extérieure, mais doctrinale et intérieure, le déchirement de cette conscience antisémite de gauche va extrêmement loin et revêt une vigueur si grande que l'observateur de bonne foi est conduit au doute. Peut-être en effet l'accusateur aura-t-il été victime d'un sentiment exagéré de persécution ? Peut-être en effet l'accusé a-t-il raison de dire que, son idéologie condamnant l'antisémitisme, il ne saurait évidemment être lui-même antisémite, puisqu'il se réclame justement de cette idéologie ?

Bref, l'antisémitisme de la gauche étant en droit et en théorie impossible et contradictoire, l'opinion courante est amenée à nier en effet qu'un tel antisémitisme existe. Celui-ci est donc bien caché, profondément à l'abri, et sauvegardé en somme par tous ceux qui, de bonne foi, « ne peuvent pas y croire » ou tous ceux qui, par calcul, veulent en exploiter les avantages sans en affronter les risques pratiques et doctrinaux.

On est assez confondu de cette naïveté qui consiste à croire que l'antisémitisme de gauche n'est pas possible (ni réel) parce qu'il serait contradictoire ; comme si la contradiction et l'ambivalence n'étaient pas les structures les plus fréquentes de la réalité, et l'un des aspects du mouvement dialectique de la conscience et de l'histoire.

Mais un danger masqué et enfoui sous les replis de la dénégation radicale est plus grave et plus considérable qu'un danger cernable et affiché. C'est parce que la critique de l'antisémitisme de gauche est aujourd'hui la plus difficile qu'il faut l'entreprendre, c'est parce que cet antisémitisme « progressiste » est le plus paradoxal qu'il convient aujourd'hui de le combattre sur son terrain et de mettre en évidence, derrière le pseudo-paradoxe, la réalité toute nue : un système délirant et fantastique qui est la haine des juifs.

Ce n'est pas seulement parce que l'antisémitisme de gauche, étant paradoxal et masqué, est non crédible qu'il est le plus difficile à combattre et qu'il convient donc d'en faire la critique par priorité. C'est que le danger théorique qu'il recèle (à l'abri apparent de la

critique) se double d'un danger pratique considérable. L'antisémitisme de gauche (comme l'antisémitisme de droite d'ailleurs) n'est jamais un simple discours faux. Ce discours faux n'est pas désintéressé, il n'est pas un simple système conceptuel erroné qui se déploierait seulement dans le monde abstrait des idées. Comme tout antisémitisme, le discours antisémite de gauche est la préparation d'une pratique, c'est-à-dire la justification idéologique d'une politique concrète de lutte contre la sécurité, la liberté et l'existence des juifs. Toujours le théorique débouche sur le pratique, le réflexif sur la vie concrète, et l'antisémitisme sur l'oppression des juifs ou sur les pogroms.

L'antisémitisme masqué de la gauche n'est donc pas seulement la doctrine de quelques intellectuels apparemment progressistes, c'est aussi l'idéologie de forces politiques considérables ; qu'il s'agisse du gouvernement de l'Union soviétique, ou bien des partis communistes prosoviétiques, ou bien encore des groupes gauchistes, ou maoïstes, ou enfin des groupes palestiniens, il s'agit toujours de forces qui disposent ou qui espèrent disposer d'un pouvoir politique et par conséquent d'une force armée et policière de répression. Si l'un des aspects latents de leur idéologie est l'antisémitisme, l'une de leurs pratiques, quand ils disposent du pouvoir ou quand ils s'appêtent à en disposer, sera la répression antijuive et la lutte contre l'existence ou l'indépendance des juifs. Et cette répression antijuive sera d'autant plus violente qu'elle est ou qu'elle risque d'être opérée par des pouvoirs politiques forts qui se réclament ouvertement de la dictature.

Le paradoxe historique est total. La bourgeoisie qui ne devrait pas avoir peur d'afficher son antisémitisme ne peut plus le pratiquer sérieusement parce qu'elle est liée par le jeu démocratique, et parce que depuis la Seconde Guerre mondiale, elle fait explicitement de la démocratie son idéologie. Les progressistes au contraire, qui ne *peuvent pas afficher* et n'afficheront pas leur antisémitisme doctrinal, peuvent au contraire fort bien mettre en œuvre leur antisémitisme pratique, puisque justement ils font de la dictature leur idéologie, s'auto-risant par là toutes les pratiques.



littérature



philosophie



sciences



sciences humaines



idées actuelles

robert misrahi : marx et la question juive

Devant le paradoxe d'un antisémitisme de gauche, l'auteur s'est proposé de connaître les origines de ce phénomène, par une démarche à la fois philosophique, historique et critique. Mais il a dû reconnaître en même temps les insuffisances d'une explication objectiviste de l'antisémitisme de *La Question juive*, et il a dû dégager et comprendre l'attitude personnelle de Marx.

Outre l'intérêt général de ce résultat pour la compréhension à la fois existentielle et sociologique des textes politiques, il faut insister sur l'apport que constitue cette étude à la connaissance du marxisme : *La Question juive* n'est un texte marxiste ni quant à la méthode, ni quant au contenu, et l'antisémitisme qu'il masque à peine ne laissera pas de traces chez Marx. Simplement, le philosophe projettera sur sa doctrine de l'histoire les deux images occultes du Juif qu'il porte en lui.

L'auteur achève sa démarche en prouvant que l'espoir reste entier puisque l'antisémitisme de gauche n'est pas attaché par essence au socialisme, mais revêt seulement un caractère passager et contingent, Éditions de la publication que tous les progressistes ont à mener contre lui.